



## Le bras

---

*Sabine Normand*

« Un jour, je serai beau, il dit en me regardant droit dans les yeux.

» Un jour, tu en auras marre de dîner avec moi et ce jour-là, il faudra que ça change. Je le verrai à la façon que tu auras de me regarder. Ne proteste pas. Je le sais. Je saurai qu'il faut que je parte. »

On était assis à une terrasse de café et je savais qu'il ne trichait pas, qu'il disait la vérité. Que ce jour-là je ne pourrais rien dire, rien faire pour le retenir.

Il me l'avait répété tant de fois. Et chaque fois je priais pour que ce ne soit pas la dernière. Inutile de lui dire que je le trouvais à mon goût, de chercher à le rassurer. J'avais déjà essayé. Ça durait deux jours. Et encore. Avec le temps, la confiance qu'il avait en moi s'amenuisait.

Il disait : « Tu m'aimes trop. Tu n'es pas objective. Avec le temps on s'habitue. Mais je sais que je ne suis pas beau avec ce bras, qui pendouille, ce poids mort le long de mon corps. Cette main décharnée qui ne sait pas où se mettre, que je cache dans la poche comme un malpropre.

» Je sais que tu n'y fais plus attention mais moi, je le sais. »

Au début, je n'avais vu que ses yeux bleus. Le reste, il me l'avait caché. Le plus longtemps possible. Jusqu'à ce que je remarque un flottement du côté de l'épaule gauche, une immobilité bizarre. Je n'avais rien dit. J'attendais. C'était comme une pente secrète vers laquelle il faudrait aller, mais le plus loin possible devant.

Et puis un jour, je n'ai pas pu résister. Je l'ai serré dans mes bras. Je sentais son odeur. J'avais envie de ses lèvres, de sa peau. Il n'a pas eu le temps de reculer. J'ai senti que son bras gauche ne me retenait pas avec la même force. C'était à peine un frottement sur les hanches. Léger.

J'ai pris sa main, je l'ai ramenée vers moi. Je l'ai regardé. On s'est souri. On s'est serré encore plus fort. Puis on est rentré. Je lui tenais la main. Celle-là.

On s'est déshabillé. Ce moignon de bras, c'était beau, cette peau affaiblie, cette confiance. Ce bras qui m'attendait. Qui n'attendait que moi. Ses bras faits à ma mesure.

Il a tout raconté ; la naissance, la guerre, l'accouchement difficile. Le bras atrophié, l'école, les moqueries. La solitude. J'ai écouté, j'ai posé son bras sur mon ventre. Je voulais qu'il soit tout entier près de moi, avec moi.

Ça a duré quelques années. Et il dit qu'il va partir. Surtout dans les moments difficiles. De plus en plus souvent.

Je ne sais plus quoi faire. S'il doit partir, qu'il parte. Il doit faire son chemin, seul et revenir. Peut-être.

Je sais que le moment approche.

D'autres femmes lutteraient, décideraient de prendre les choses en main. Lui dirait de faire du sport, de se changer les idées.

Un jour, il a fait la liste de tout ce qu'il ne pouvait pas faire. J'ai eu envie de lui dire : « Regarde autour de toi, regarde comme le monde est beau. Tout ce qu'il y a à faire. Et puis il y a nous. Ce n'est pas rien. On est là, ensemble. » « Le monde est beau ? il a répondu. Il est sordide, tu veux dire. » Et je savais bien qu'il avait raison.

Au fil des années, on s'était construit une carapace mais c'était devenu invivable. Ça ne pouvait pas continuer.

Il avait commencé à sortir sa main de temps en temps de sa poche quand il n'y avait pas trop de monde. Il évitait les regards curieux. Au café, il arrivait à tenir une tasse. Ça me faisait rire, ce moignon tout tordu.

Parfois la nuit, en me retournant, je l'écrasais. Il ne s'en rendait même pas compte. Je voulais vivre comme tout le monde mais lui disait qu'on n'était pas comme tout le monde, qu'on ne le serait jamais. J'étouffais. Et j'avais beau essayer de le tirer vers le haut, il descendait. Inexorablement. Nos vies se séparaient.

Certaines nuits, je rêvais que des bras forts m'enserraient. Il disait : « Je ne suis pas l'homme qu'il te faut. » J'en étais presque venue à souhaiter qu'il parte le plus vite possible pour ne plus avoir à supporter sa mauvaise humeur, ses doutes, son manque de confiance.

Le lendemain, tout recommençait.

Un matin, j'ai entendu la porte claquer. J'étais encore couchée. J'ai tout de suite su que c'était fini.

Les jours qui ont suivi son départ, je me sentais soulagée.

Et puis, petit à petit, une ombre est venue. Le soir, dans le lit, c'était comme si son bras était encore là. Son bras mort prenait toute la place.

Je ressentais son absence. J'aurais voulu l'appeler mais je sentais qu'il ne le fallait pas. Il m'avait dit si peu de choses. Je ne savais rien de ses souffrances. Il ne voulait pas m'encombrer, disait-il.

Et pourtant. La nuit, je sentais sa main invisible. Elle me tenait chaud. Un bras, seul, qui occupait toute la place. À sa place. Un fantôme de bras.

Je n'en parlais à personne. À peine savait-on qu'il m'avait quittée. On disait de tout sur lui, on me posait mille questions. Je répondais que je ne savais rien. Au bout d'un moment, les questions se sont tariées.

Je le retrouvais le soir, invisible et présent. Comme une trace qu'il aurait laissée malgré lui. Une partie de lui, une partie auprès de laquelle je pouvais me réfugier quand le quotidien me torturait.

Où était-il, que faisait-il ? Je devais attendre. Attendre qu'il revienne.

Alors j'ai attendu. Des mois, des jours, des années.

Je dormais avec sa chair toutes les nuits. Avec ce bras coupé qui me hantait, me poursuivait. J'avais la sensation qu'il était aussi avec moi la journée. Qu'il me prenait la main, parfois, dans la rue. Que si je le lâchais, tout serait fini pour de bon. Je ne pouvais pas faire ça. Son bras, sa main, étaient à côté de moi en permanence.

Jamais un signe, un appel. Ne pas craquer, ne rien dire. Ne pas écrire. Où, d'ailleurs ?

Son ombre me suivait.

J'ai pensé à me faire broyer la main, pour voir, savoir ce qu'on pouvait ressentir avec un membre en moins. Mais j'aurais dû alors donner mon absence à quelqu'un moi aussi et je ne le voulais pas.

À qui, d'ailleurs ? Mes amis s'étaient éloignés au fur et à mesure. Disant que j'étais devenue bizarre, avec des réactions étranges. Que cette rupture m'avait changée. Ils n'avaient pas cherché à savoir la vérité.

Je n'avais plus envie de rien. L'attente était si longue.

Je n'arrivais plus à y croire. Je ne voulais plus de son bras avec moi. Mais c'était impossible de semer une ombre, une absence.

J'ai changé de place. J'ai changé les draps aussi mais il était toujours là. J'avais beau tourner le dos dans le lit, je le sentais. Je sentais son poids, son tremblement de peau.

La journée, je le voyais traverser la rue pour me rejoindre. Pourquoi faisait-il cela ? N'était-ce pas assez de l'attendre, d'être là pour lui le jour où il rentrerait ? Que voulait-il ? Je devenais folle.

Peut-être — en étais-je arrivée à me dire — que je devrais moi aussi laisser ce bras, le mien, dans le lit pour être enfin débarrassée de lui.

Je me faisais à cette idée chaque jour un peu plus. J'envisageais des hypothèses, des accidents fortuits, des douleurs qu'il faudrait couper. Je me renseignais. Il fallait réfléchir. Tout envisager.

Je ne pouvais pas le faire moi. Je devais m'en remettre au destin. Au coup d'arrêt du destin.

Ce matin, je ne suis pas allée travailler. Je suis partie vers la gare, à une vingtaine de kilomètres de chez moi. Le jour est clair. L'horizon dégagé. Je me suis garée puis je suis allée me poster en bordure du quai. Un TGV passe bientôt, je le sais.

Dès que j'entendrai le bruit lointain du convoi, je me mettrai en bordure des rails et je tendrai le bras. Le gauche. Tout ira vite. Je n'aurai pas le temps de penser, de reculer. L'arrachement viendra. Ce sera une délivrance. Après, bien sûr, je m'évanouirai.

J'espère que je tomberai du bon côté du quai et que quelqu'un sera là pour me récupérer. Me sauver la vie. Je devrai aller dans un hôpital, où un chirurgien, d'un ton désolé, me dira qu'on n'aura rien pu faire. Qu'il aura fallu couper au niveau de l'épaule.

Alors seulement je saurai que je suis sauvée. Qu'il sera resté là-bas, tout là-bas, sur les voies. Pour ne plus jamais revenir.